HAL
open science

L'avancée des Mongols dans les steppes d'Asie centrale, chronique d'un cataclysme annoncé. Les récits de voyage de frère Julianus, dominicain de Hongrie

Nathalie Kalnoky

To cite this version:

Nathalie Kalnoky. L'avancée des Mongols dans les steppes d'Asie centrale, chronique d'un cataclysme annoncé. Les récits de voyage de frère Julianus, dominicain de Hongrie. Droit et Cultures, 2008, Orient et Occident, processus d'acculturation, pp.71-87. hal-01522664

HAL Id: hal-01522664

https://hal.parisnanterre.fr/hal-01522664v1

Submitted on 29 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nathalie Kálnoky

L'avancée des Mongols dans les steppes d'Asie centrale, chronique d'un cataclysme annoncé

Les récits de voyage de frère Julianus, dominicain de Hongrie

De la Chine à la Hongrie, en passant par la Perse, le XIIIe siècle a connu une fracassante globalisation[1] sous la forme de la conquête Mongole. Avant même que l'Europe chrétienne ne prenne conscience de leur approche, les troupes de Gengis Khan avaient déjà, dès 1221, mis à sac le Khorezm et dévasté Samarkand et Boukhara. Face à ces cavaliers qui chevauchent d'est en ouest, pérégrinent, en sens inverse, des missionnaires chrétiens franciscains et dominicains issus de ces tout récents ordres monastiques. Le « tenggerism »[2], cet universalisme chamanique prêté aux Mongols (que les sources latines dénomment *Tartari*[3]) et le catholicisme – c'est-à-dire littéralement l'universalisme chrétien – allaient-ils s'affronter entre les Carpates et l'Oural ? Ou bien faire alliance face à l'islam, aux Eglises chrétiennes byzantine et orientales, voire même face au nestorianisme toujours vivace entre la mer noire et la mer Caspienne ?

Entre un Occident que représentent ces missionnaires et un « Orient » ressenti comme l'antithèse du bien, du connu, du civilisé, bref de l'Occident – des siècles avant la mise en forme de cette approche par E. W. Saïd[4] –, comment se

---

1 Le terme peut sembler anachronique mais a fait l'objet de spéculations approfondies cf. Shira Bira note *infra*.

2 Recension de Denise Aigle. Shira Bira, « Mongolian Tenggerism and Modern Globalism. A Retrospective Outlook on Globalisation. A Lecture Given at the Royal Asiatic Society on 10 October 2002. By Sh. Bira on the Occasion of His Receiving the Denis Sinor Medal ». *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 14/1 (2004), p. 3-12, *Abstracta Iranica* [En ligne], Volume 27, mis en ligne le 2 janvier 2007. URL http://abstractairanica.revues.org/document5892.html. Citation : dans cet article, l'A. discute le concept de « tenggerism », une notion importante de l'idéologie mongole de la conquête au 13e s. Il écrit (p. 3) : « Selon le chamanisme, Tenggeri est quelque chose comme Dieu, seul représentant masculin du pouvoir suprême dans l'univers, dirigeant tout phénomène social et culturel ».

3 Mongols et Tatars ne désignaient pas au départ les mêmes populations. Les Tatars, peuple turcophone d'Asie Centrale, furent écrasés par les Mongols, avec l'aide des Djurtchet et devinrent une avant-garde féroce. Les documents médiévaux occidentaux utilisent toujours le terme de *Tartari* (tradition qu'ont conservée les Hongrois) mais le gros des troupes relève de l'ethnie mongole. Plus tard, l'Occident utilisera les appellations « Tatars de la Volga » et « Tatars de Crimée » pour des groupes issus de ces populations « turco-mongoles » qui ont résisté à la russification.

4 Edward W. Saïd, *L'orientalisme, l'Orient vu par l'Occident*, nouvelle édition augmentée, Paris, Le Seuil, 1997.

définissent et s'appréhendent les derniers peuples semi-nomades des steppes caucasiennes ?

Parmi les différents récits des missionnaires occidentaux qui nous sont parvenus, je voudrais m'attacher à deux textes datés de 1237, c'est-à-dire d'avant le passage fracassant des troupes mongoles en Europe entre 1238 et 1242. Ces textes proviennent des premiers missionnaires hongrois partis dans ces contrées avec une aspiration politique supplémentaire à celle d'évangélisation de tous leurs confrères, à savoir avec l'espoir de retrouver la « Grande-Hongrie »[5], patrie d'origine de leurs ancêtres arrivés à la fin du IXe siècle en Pannonie, toujours mentionnée dans les chroniques médiévales[6].

Avant même les expéditions de leurs confrères franciscains Jean de Plan Carpin[7] et Guillaume de Rubrouck[8], les dominicains hongrois avaient entrepris des missions d'évangélisation de leurs nouveaux voisins : les Coumans[9] arrivés précipitamment, comme par un effet de dominos, à l'Est des Carpates. Dès 1227, les Coumans, en fuite devant les Mongols et qui s'étaient établis à l'Est des Carpates, avaient reçu le baptême et un évêché missionnaire leur était consacré à Milkó (en roumain *Milcov*)[10]. Ces Coumans, fraîchement et superficiellement convertis, représentaient tout à la fois un encombrant et peu civilisé voisin et un potentiel d'allié face à l'Eglise byzantine, jusqu'alors bien représentée dans cette région entre les Carpates et la mer Noire.

Les religieux hongrois avaient donc, avant l'envoi des missions papales de 1245, d'ores et déjà eu l'occasion de travailler à l'évangélisation des peuples des steppes. Peu après, sans doute dès 1231, des missions plus aventureuses au-delà de la mer Noire furent entamées vers l'Orient à la recherche des lointains cousins restés dans la mère-patrie des chroniques.

Qu'observons-nous ? Entre les détails concrets des périples et les commentaires sur la vie spirituelle des populations rencontrées, il ressort assez clairement – et la configuration politique actuelle de cette région ne dément pas ce constat – que ces deux approches « globalisantes », *tenggerism* et catholicisme, comme plus tard l'islam et l'emprise russe, ont influencé diversement les populations d'Asie centrale et ont échoué dans leur emprise totale. Ces populations

---

5 *Ungaria Magna* ou *Ungaria Maior* dans les textes.

6 György Györffy estime qu'il doit s'agir de l'ancienne *Gesta Ungarorum*, perdue, dont s'inspire Gottfried von Viterbo dès 1185, puis Simon de Kéza dans la seconde moitié du XIIIe siècle. La fameuse chronique du notaire Anonymus ne mentionne ni *Ungariai Maior* ni *Magna Ungaria*. Cf. Balázs Nagy *et al.*, *Tatárjárás (Invasion mongole)*, Budapest, Osiris, 2003, p.117-128.

7 Ou Giovanni dal Piano dei Carpini ou Plano Cerpini.

8 On rencontre également les formes Rubroek, Ruysbroek et de Rubruquis.

9 Ou Kiptchaks ou Polovtses. Population nomade turcophone d'Asie centrale. Cf. Iaroslav Lebedynsky, *Les Nomades*, Paris, éditions Errance, 2003, p. 225 et s.

10 Cf. Béla Köpeczi (dir.), *Histoire de la Transylvanie*, Budapest, Akadémiai kiadó, 1992, p. 190.

ont conservé leurs identités – maintes fois remodelées – chacune selon ses spécificités.

La religion et la langue sont des éléments particulièrement visibles de ces constructions identitaires, mais plus discrètement les structures normatives de ces sociétés se sont également maintenues. Les récits de nos missionnaires médiévaux mis à contribution nous permettent d'ores et déjà de les entrevoir.

Dans un premier temps, je souhaiterais présenter brièvement les sources matérielles de ces récits et présenter un synthétique résumé du voyage de Julianus décrit dans ces documents.

Par la suite, je voudrais revenir tout d'abord sur les diverses interprétations et questions que soulèvent les contradictions et les approximations de ces récits, et enfin sur les péripéties survenues à nos voyageurs et les quelques informations ethno-normatives que nous apportent ces récits sur la situation dans les steppes caucasiennes entre les hordes mongoles et les missions évangélisatrices occidentales.

Les sources

Les deux textes qui nous occupent sont habituellement connus sous les noms suivants : *De facto Ungarie Magne a fratre Ricardo invento tempore domini Gregorii pape noni* et *Epistola de vita Tartarorum*. Les deux textes sont datés de 1237.

Plusieurs copies de ces deux textes nous sont parvenues. Concernant le rapport rédigé par frère Ricardus, György Györffy indique qu'il existe six exemplaires médiévaux de ce rapport. Sans que soient données plus de précisions, à la lecture de son ouvrage de 1986[11] dont il reprend une partie dans l'ouvrage collectif de 1996[12], il semble qu'il travaille principalement à partir du manuscrit de la bibliothèque du Vatican.

Denis Sinor[13], en 1952, parle de quatre manuscrits. Il renvoie à la reproduction incluse dans *Scriptores Rerum Hungaricarum*[14] à partir du manuscrit du Vatican, reproduction qui prend en compte deux autres manuscrits. D. Sinor s'étonne qu'un quatrième manuscrit dont il a connaissance et qui se trouverait à Paris ne soit pas mentionné.

---

11 György Györffy, *Julianus Barát és napkelet fölfedezése (Frater Julianus et la découverte de l'Orient)*, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1986.

12 György Györffy, *in* Balázs Nagy *et al.*, *Tatárjárás (Invasion mongole)*, Budapest, Osiris, 2003, p. 117-128.

13 Denis Sinor, « Un voyageur du treizième siècle : le Dominicain Julien de Hongrie » *in Bulletin of the school of Oriental and African Studies*, University of London, Vol. 14 N) 3, 1952, p. 589-602.

14 Imre Szentpétery *et al.*, *Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II., p. 535-542.

Jean Richard[15] ne se réfère qu'à des éditions récentes et synthétise avec justesse les oppositions entre les analyses de D. Sinor d'un côté et celles de Heinrich Dörrie[16] et de l'ensemble des historiens hongrois dont Gy. Györffy de l'autre. Nous reviendrons sur ce point plus tard.

Le second texte qui nous intéresse fait tout à la fois l'objet de moins de reproductions et de moins de conflits d'interprétation.

D. Sinor fait mention de trois originaux dont celui repris par József Hormayr-Hortenburg a disparu. Deux copies en latin plus récentes sont facilement accessibles dans le tome VII des archives hongroises compilées par Gusztav Wenzel[17] dans la seconde moitié du XIXe siècle et rééditées récemment en version papier ainsi que sur CD-ROM[18]. La version de J. Hormayr-Hortenburg, reprise d'une source allemande est plus courte que celle de Béda Dudik, reprise du manuscrit du Vatican. Gy. Györffy semble là aussi avoir effectué sa traduction et son analyse à partir d'un (ou des deux ?) des manuscrits du Vatican mais là encore ne donne pas de précisions.

Ces deux textes ont déjà fait l'objet de discussions et d'analyses. Nous partirons pour l'approche critique de ces sources de trois auteurs : Gy. Györffy[19], D. Sinor[20] et J. Richard[21]. Discutés sur certains points par l'historiographie, ces textes sont unanimement reconnus comme antérieurs au mouvement lancé par la papauté en 1245. Et même, par les informations qu'ils fournirent avant l'arrivée des Mongols en Europe (1240-1242), ils sont précurseurs et stimulants de ce mouvement d'évangélisation de ces orientaux mal connus. Barbares orientaux qui furent même un temps considérés comme des sauveurs lorsque Gengis khan mit à mal les armées musulmanes. Et la légende du Prêtre Jean vieille d'un siècle reprit de la vigueur après 1221 mais retourna vite dans le monde des légendaires chimères et les Mongols furent finalement considérés comme potentiellement menaçants.

---

15 Jean Richard, *La papauté et les missions d'orient au Moyen Âge (XIIIe-XVe siècles)*, Collection de l'Ecole française de Rome - 33, deuxième édition, 1998, p. 26.

16 Heinrich Dörrie, *Drei Texte zur Geschichte der Ungarn und Mongolen : die Missionreise des fr. Iulianus O.P. ins Uralgebit (1234/35) und nach Russland (1237) und der Bericht des Erzbischof Peter über dir Tartaren*, Göttingen, 1956, (*non vidi*).

17 Gusztáv Wenzel, *Árpád-kori új okmánytár, (Nouvelles séries d'archives de l'époque des Arpadiens)* réédition en fac-similé, Pápa, 2002 (original Pest, 1869), vol. VII, p. 549-560.

18 Gusztáv Wenzel, *Árpád-kori új okmánytár*,CD-ROM, Budapest, Arcanum, non daté.

19 György Györffy, *Julianus Barát és napkelet fölfedezése (Frater Julianus et la découverte de l'Orient)*, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1986 et *in* Balázs NAGY *et al.*, *Tatárjárás (Invasion mongole)*, Budapest, Osiris, 2003, p.117-128.

20 Denis Sinor, « Un voyageur du treizième siècle : le Dominicain Julien de Hongrie » *in Bulletin of the school of Oriental and African Studies*, University of London, Vol. 14 N) 3, 1952, p. 589-602.

21 Jean Richard, *La papauté et les missions d'orient au Moyen Âge (XIIIe-XVe siècles)*, Collection de l'Ecole française de Rome - 33, deuxième édition, 1998.

Un bref rappel de l'itinéraire

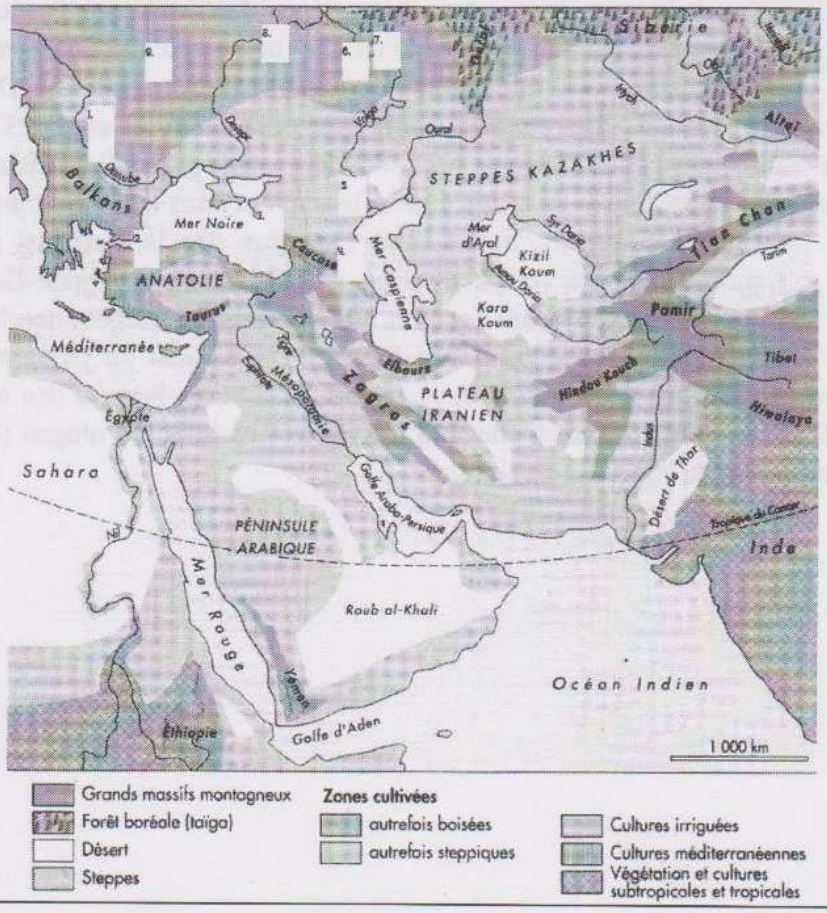
Avant d'entrer dans les détails qui posent encore question, je voudrais en quelques lignes présenter l'itinéraire du périple de Julianus. Commençons donc par une carte et un rapide rappel de l'itinéraire du voyage principalement décrit dans le *de facto Ungarie magne...*

S'appuyant tout à la fois sur les récits des chroniques hongroises et sur le récit de frère Otto, dominicain de Hongrie, parti durant trois ans à la recherche de la « Grande-Hongrie », patrie d'origine, frère Julianus et trois autres dominicains de Pest (étape 1 sur la carte) entreprennent à leur tour de retrouver ces lointains cousins. Ils traversent tout d'abord la Bulgarie des Asénides et la province de *Romania* (Romanie ou Roumélie selon les auteurs), puis à partir de Constantinople (étape 2) traversent la mer Noire et font escale à Matrica (étape 3) en Ziquie (*Sychia*). De là ils traversent une zone aride en direction du fleuve Terek en Alanie (étape 4) où ils demeurent six mois dans des conditions très difficiles. Deux des dominicains rebroussent alors chemin tandis que Julianus et un certain Gerardus continuent vers le nord – les Mongols occupent déjà tout le sud et l'est de la région. Après une nouvelle traversée de terres arides ils arrivent dans une ville musulmane (étape 5) puis une seconde où meurt frère Gerardus. De là, Julianus poursuit jusqu'en « Grande-Bulgarie » (étape 6) d'où il parvient en « Grande-Hongrie » (étape 7) en deux jours. Apprenant par leur ambassadeur les projets des Mongols d'envahir l'Allemagne, il se dépêche de rentrer en Occident en passant par un chemin que lui indiquent les « Grands-Hongrois » à travers le pays des Mordves par voie fluviale (étape 8) puis à cheval à travers la Russie et la Pologne (étape 9) jusqu'à son retour au royaume de Hongrie.

1. Départ de Pest
2. Constantinople
3. Matrica [22]
4. Alanie, aux bords du Terek
5. Bunda (?) et une seconde ville
6. « Grande-Bulgarie »[23]
7. « Grande-Hongrie »
8. Pays des Mordves par voie fluviale
9. Traversée de la Russie et de la Pologne à cheval

(Fond de carte repris de Jean & André Sellier, *Atlas des peuples d'Orient*, Paris, La Découverte, 1995, p. 12.)

LE MILIEU PHYSIQUE

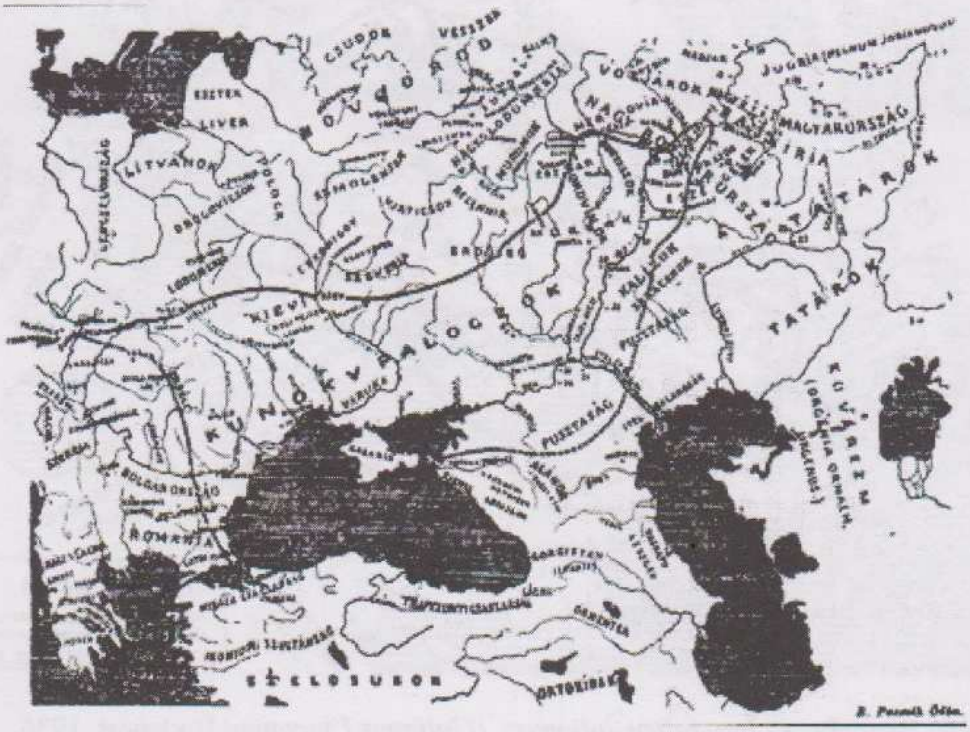


22 Actuelle presqu'île du Taman, antique *Phanagoria*. Jean Richard donne la graphie Matrega.

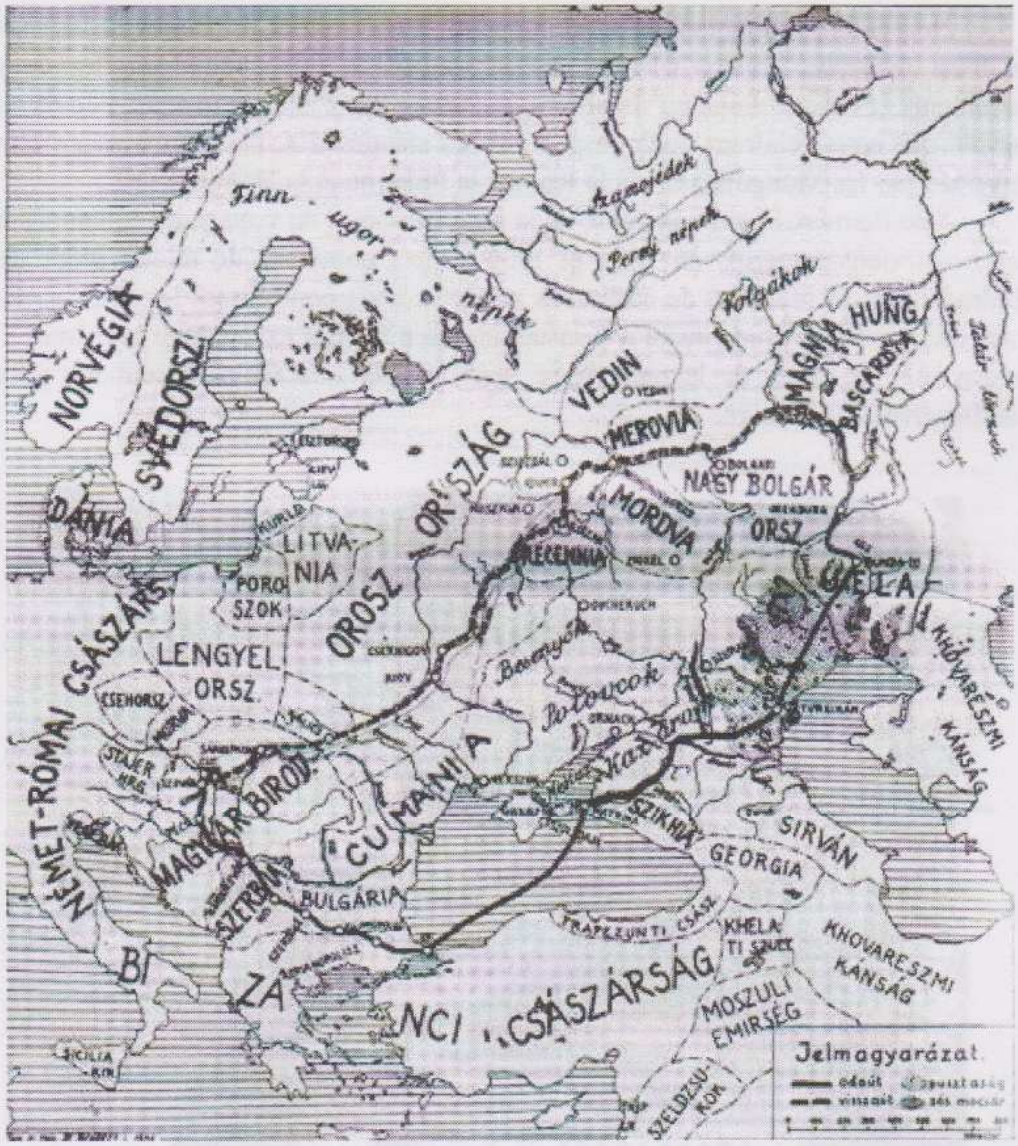
23 *Magna Bulgaria* dans les textes. On parle aujourd'hui plus souvent des Bulgares de la Volga pour la population bulgare turcophone de cette région.

Reprenons maintenant ce synthétique et – trop – linéaire résumé du voyage de frère Julianus. Voyons d'abord les contradictions que contiennent les deux documents et les questions qu'ils posent, puis nous nous attacherons aux détails du périple qui nous éclairent quelque peu sur les steppes d'Asie centrale avant leur traversée par les Mongols jusqu'à la Russie, la Pologne et la Hongrie.

Une dernière vue d'ensemble de la reconstruction du voyage de Julianus par deux historiens hongrois en 1874 et 1936 pourra permettre de mieux saisir les contradictions et manques de certitudes auxquels nous confrontent les sources. Le tracé de la route de Buda jusqu'à Constantinople n'est pas exactement le même. Et la traversée au large de la mer Noire nous semble une option discutable pour justifier trente-trois jours.



Henrik Marczali, *Magyarország történetére, (Sur l'histoire hongroise)* Budapest, 1874, I p.155.



László Bendefy, *Az ismerelten Juliánusz, ((Julianus l'inconnu)* Budapest, 1936, annexe

Les contradictions et approximations des sources

Quelques points principaux demeurent sources de questions :

Combien de voyages les dominicains hongrois ont-ils entrepris ? Comment dater exactement ce voyage ? Les deux textes se rapportent-ils à un seul et même voyage ? Qui est Ricardus ?

Selon la lecture que fait Gy. Györffy des documents, nous sommes en présence de quatre voyages :

Le premier voyage serait celui de frère Otto (premier document), puis le premier voyage de Julianus serait le deuxième des dominicains hongrois (premier document) ; ensuite pendant que Julianus serait à Rome, un troisième groupe de dominicains aurait entrepris un nouveau périple (second document) ; et enfin Julianus aurait rejoint ce groupe et nous serions en présence d'un quatrième voyage (second document).

A l'encontre de cette hypothèse, D. Sinor estime que le voyage de frère Otto (premier document) et celui mentionné par Julianus d'un groupe de dominicains (second document) seraient le même voyage et que les deux documents raconteraient en réalité le même et unique voyage de Julianus.

La question est donc double ? Julianus a-t-il effectué un ou deux voyages ? Est-ce un ou deux autres groupes de dominicains qui sont partis en plus du groupe (ou des groupes ?) dont faisait partie Julianus ? Deux, trois ou quatre voyages ?

Concernant le ou les voyages de Julianus, l'indication du parcours par la Bulgarie, puis Constantinople tel que décrit dans le *de facto Ungarie magne...* ne coïncide pas avec les termes de l'*epistola de vita Tartarorum* qui mentionnent la route du Nord (Pologne puis Russie), route dont Julianus a pris connaissance auprès des « Grands-Hongrois » selon le premier récit. Le doute qu'émet D. Sinor n'est pas étayé par le contenu même des documents.

Pour les mentions du voyage de frère Otto et celles du groupe que serait parti rejoindre Julianus, le rapprochement que fait D. Sinor est tout à fait hypothétique. Pour Gy. Györffy, le voyage du groupe de frère Otto qui dura trois ans s'est terminé avant 1235 et le voyage de ce second groupe où aucun frère n'est nommé prend place en 1237 alors que frère Julianus est à Rome.

La datation des rapports et des voyages, par recoupements avec les informations contenues dans les textes et avec les événements historiques connus (règne de Béla IV en Hongrie (1235-1270), destruction de la principauté de Susdal par les Mongols en 1238) ne permet pas une excessive précision irréfutable non plus. Tous sont d'accord, et c'est là-dessus que D. Sinor ouvre son article, que ces voyages furent antérieurs au mouvement papal des missions chrétiennes en Orient, ce que reprend également J. Richard dans son ouvrage, c'est-à-dire avant 1245.

L'unanimité se fait également sur l'année 1238 comme limite *postquam* tant pour la rédaction que pour les voyages. Tout le doute subsiste – selon les hypothèses de deux ou quatre voyages – sur leur datation avant la rédaction des rapports.

Si l'on suit l'optique de Gy. Györffy, frère Otto revint d'un périple de trois ans au plus tard en 1235 et serait donc parti dès 1231 ou 1232. Frère Julianus effectua son premier voyage en 1235-1236 puis fut convoqué à Rome et partit en 1237 pour rejoindre un groupe qui avait repris le chemin vers la « Grande-Hongrie ».

D. Sinor ne s'étend pas sur le voyage du groupe de frère Otto qu'il assimile au groupe de dominicains anonymes du second document et dans son hypothèse situe l'unique voyage de frère Julianus en 1236-1237.

Les deux textes se rapportent-ils au même voyage ? Non seulement les faits relatés ne sont pas exactement les mêmes ce qui peut permettre toutes les hypothèses : deux voyages différents ou deux récits complémentaires d'un même voyage. Mais certains détails matériels sur l'itinéraire suivi m'incitent à penser, comme Gy. Györffy qu'il s'agit de deux voyages différents. De plus, les styles des deux documents sont eux-mêmes très dissemblables. D. Sinor insiste sur l'aspect « romanesque » du récit de frère Ricardus et on ne peut qu'être de son avis. Le lyrisme de certains passages prête à sourire. Cependant lorsqu'il prétend préférer s'en tenir au caractère factuel de la lettre de frère Julianus, force est de constater que là aussi, certains passages, moins épiques et moins dans le style des Gestes de l'époque, n'en sont pas moins à manier avec plus de précautions qu'il ne le fait.

Enfin, un dernier point divise les historiens : qui est ce frère Ricardus qui apparemment n'a pas participé au voyage mais en a effectué le récit ? Un simple supérieur dominicain de Julianus pour Gy. Györffy. Le notaire de la cour impériale de Frédérci II de Hohenstauffen pour D. Sinor. L'hypothèse est attirante : elle montrerait la connaissance des Gestes hongroises que l'on avait à la cour du Saint-Empire.

L'analyse que fait D. Sinor de ces deux textes a le mérite de les faire connaître au public francophone et de poser quelques pertinentes questions à leur endroit. Cependant, le ton péremptoire des conclusions qu'en tire l'auteur n'aide pas à donner crédit à certaines d'entre elles. De plus, l'arrogance de la note de bas de page concernant la traduction hongroise est d'autant plus inutilement discourtoise que la traduction de « *per Bulgariam Assani et per* <u>*Romaniam*</u> *[.../...] usque Constantinopolim pervenerunt* » par le mot Roumanie au lieu de Romanie (ou même avec un anachronisme de Roumélie) revient à faire preuve d'une méconnaissance malheureusement très partagée en France dans l'entre-deux-guerres et finit par laisser planer un doute sur l'intérêt scientifique des prétendues réponses apportées à des questions, il faut en convenir, qui ne sont pas inintéressantes.

Deux, trois ou quatre voyages, les deux textes qui nous sont parvenus présentent un aperçu pittoresque des peuples d'Asie centrale et de quelques-unes des conditions de vie et des coutumes en vigueur ou prétendues telles par nos narrateurs dominicains. Reprenons la route, ou plus exactement le texte du premier voyage et observons les descriptions qui sont faites.

Les informations tirées des récits et les péripéties du voyage

Que nous décrivent ces récits ? (Que l'on admette deux, trois ou quatre voyages). Tout d'abord *les péripéties* auxquelles furent confrontés nos

missionnaires : la nécessité de voyager sous un habit laïc de marchand, la faim et la soif, la maladie et d'un point de vue plus juridique la survivance non seulement d'une mise au service d'autrui mais purement et simplement d'un marché aux esclaves où nos malheureux se verront dépités de ne se voir reconnus aucune valeur marchande car dépourvus de toute capacité à labourer et moudre [24] !

Pour difficiles que soient les conditions matérielles entre la mer Noire et la mer Caspienne, ces terres sont loin d'être dépeuplées et nous sont présentées à traits rapides les populations rencontrées. Professionnels au plus haut point, *nos missionnaires catégorisent leurs interlocuteurs selon leur confession* : païens, sarrasins ou « soi-disant » chrétiens. Les récits du premier rapport concernant ces soi-disant chrétiens sont assez effarants.

En ce qui concerne *les païens*, bien que toujours présentés comme féroces et rudes au combat, il est à noter que les « Grands-Hongrois » sont bien considérés comme non-idolâtres et simplement ignorants de la vraie foi[25].

Les sarrasins, pour reprendre la traduction française au plus près du latin (*Sarraceni*), bénéficient de descriptions assez neutres, voire bienveillantes et positives et voyager en compagnie de sarrasins semble plus sûr qu'en compagnie de païens cupides et irrespectueux.

Quant *aux prétendus chrétiens*, d'abord en Ziquie (*Sychia*) à Matrica, puis en pays Alain près du fleuve Terek, la description de leurs moeurs laisse songeur. « Ceux qu'on appelle chrétiens par ici ne mangent ou boivent jamais d'une vaisselle dont un chien avait mangé ou dans laquelle une souris était crevée, avant qu'un prêtre l'ait bénie ; toute contravention à ces règles entraîne l'excommunication. Si par contre un d'eux tue un autre pour quelque raison que ce soit, il n'encourt ni pénitence ni bénédiction, car chez eux l'assassinat d'homme ne compte pour rien. Ils ont pour la croix une telle révérence que des pauvres, locaux ou étrangers, qui ne peuvent pas se faire protéger par une escorte, mais qui attachent une croix à n'importe quel piquet et le portent élevé bien haut, peuvent ainsi se déplacer sans crainte parmi chrétiens autant que parmi païens ». S'agit-il d'observations objectives ? Auquel cas l'acculturation au christianisme a été très loin d'éradiquer de lointaines superstitions. Ou bien, reconnaissant la marque du rite grec ou pire encore du nestorianisme dans ces populations évangélisées, nos missionnaires s'offrent-ils un mesquin plaisir de railleries et de désinformation, éventuellement aux fins de motiver la papauté et les royautés chrétiennes d'Occident à subvenir aux frais d'autres missions d'évangélisation ?

---

24 « *sed non invenerunt emptores quia arare vel molere nesciverunt.* » *in* Imre Szentpétery *et al.*, *Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II. p. 538.

25 « *Pagani sunt, nullam Dei habentes notitiam ; set nec idola venerantur.* » *in* Imre Szentpétery *et al.*, *Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II. p. 540.

Du premier récit nous pouvons retenir *les informations suivantes concernant l'itinéraire* : une fois hors du royaume de Hongrie, deux routes sont possibles : en quittant le pays par la Haute-Hongrie (aujourd'hui la Slovaquie), on peut traverser les montagnes de Pologne puis celles des principautés russes. Ce chemin sera selon le récit celui suivi en sens inverse par Julianus pour son retour. Il semble que l'équipée de 1236 des dominicains anonymes voulut à nouveau le prendre d'ouest en est cette fois et fut arrêtée dans sa progression par la rencontre des rescapés de « Grande-Bulgarie » et de « Grande-Hongrie » fuyant devant les troupes Mongoles.

Pour ce que nous appellerons le premier voyage de Julianus, le choix fut fait de la route du Sud en traversant la Bulgarie de Jean II Asen, beau-frère de Béla IV, puis la province de *Romania* (Romanie ou Roumélie selon les auteurs) jusqu'à Constantinople. La traversée de la mer Noire semble très longue : trente-trois jours. Nul détail n'est donné, s'agit-il d'une traversée au large ou de cabotage ? Suivant la côte sud ou nord ? L'étape suivante est dans la province de Ziquie, à l'embouchure du fleuve Kouban dans la ville de Matrica

Nos voyageurs font une pause de cinquante jours dans cette ville avant de reprendre la route en direction du fleuve Terek. La traversée d'une zone de steppes dépeuplées (*per desertum*) entre le Kouban et le Terek leur prit treize jours.

Le récit se poursuit en évoquant une étape parmi les Alains sur les bords du Terek. La proximité des Mongols au sud de ce fleuve incite les dominicains à poursuivre le périple vers le nord. Les conditions de voyage sont difficiles et l'équipe se scinde : deux des frères reprennent le chemin de la Hongrie, il est à noter qu'ils ne seront plus mentionnés et que nous ne savons pas s'ils sont parvenus à rentrer, les deux autres, Julianus et un certain Gerardus, restent six mois sur place dans le plus grand dénuement. Un épisode est alors arithmétiquement difficile à suivre : la mission se composait au départ de quatre frères, nous venons de voir que deux s'en sont retournés vers le royaume de Hongrie et que les deux autres sont restés en pays Alain près du Terek. Et soudain, nous lisons que deux d'entre eux furent proposés à la vente comme esclaves pour permettre la survie des deux autres ... Cette contradiction pourrait éventuellement trouver réponse de deux manières différentes : soit il s'agit d'une contradiction narrative : il y avait bien quatre frères, dans le besoin, deux ont été proposés à la vente et n'ont pas trouvé acquéreurs car, nous dit le texte, ils ne savaient ni labourer, ni moudre, et ce serait devant cet échec qu'ils s'en seraient retournés vers la Hongrie ; soit les quatre frères étaient accompagnés de servants que la narration oublie par moment et pense parfois à mentionner. Je serais tentée de penser qu'il s'agit d'une contradiction narrative, dans un premier temps le demi-tour de deux des quatre dominicains est précisé, puis détaillant les difficultés de survie durant les six mois, le déroulement qui a finalement entraîné deux des frères à partir – en fait les

mêmes qu'au paragraphe précédent – est narré avec l'épisode deux fois humiliant de la mise en vente d'abord et de l'absence d'acquéreur ensuite[26] !

Quoi qu'il en soit, deux frères reprennent la route, l'un en bonne santé, l'autre non. Ils voyagent à travers des terres arides en compagnie de païens durant trente-sept jours et ont été violemment malmenés par leurs compagnons de route qui pensaient que nos deux frères possédaient des richesses[27].

L'étape suivante se situe en pays des sarrasins, dans une ville appelée Bunda[28]. Julianus et Gerardus sont sans logement et réduits à la mendicité avant d'être pris en charge par un notable et de partir pour une ville voisine qui n'est pas nommée et où ils furent cordialement logés et où Gerardus mourut et fut enterré.

Ensuite nous dit le récit : « Ensuite frère Julianus, qui était resté seul, ne sachant pas comment continuer, se mit au service d'un religieux sarrasin et sa femme, qui se préparaient à partir pour la « Grande-Bulgarie »[29], où ils arrivèrent. La « Grande-Bulgarie » est un grand et puissant pays avec de riches villes, mais les habitants sont tous païens ». Et c'est dans ce pays sur la rive occidentale de la Volga que frère Julianus rencontre une femme hongroise qui lui indique comment rejoindre la « Grande-Hongrie » en moins de deux jours, semble-t-il sur la rive orientale de la Volga.

Nous voici parmi les « Grands-Hongrois ». « Il les a trouvés le long du fleuve Etil[30]. Le voyant et apprenant qu'il était Hongrois et Chrétien, les gens se

---

26 Le récit se déroule comme suit : « Les moines ne pouvaient pas trouver d'escorte pour continuer leur voyage à cause de la peur des Tatars, qui étaient censés se tenir tout près. Ainsi deux d'entre eux firent demi-tour, deux restèrent sur place ; mais ils passèrent six mois dans le plus grand besoin, ne mangeant pas de pain et ne buvant que de l'eau. Un des moines ordonnés fabriquait des cuillères et autres choses ; en échange ils obtenaient des grains de mil pour pouvoir se maintenir à peine. Ils décidèrent alors de vendre deux d'entre eux pour qu'à ce prix les autres puissent continuer leur route ; mais ils ne trouvèrent pas d'acheteur car ils ne savaient ni labourer les champs ni moudre ». C'est moi qui souligne.

27 « *Pagani, comites vie ipsorum, credentes ipsos habere pecuniam, fere eos occiderant perquirendo.* » *in* Imre Szentpétery *et al., Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II. p. 538.

28 « *in terram Sarracenorum, que vocatur Vela, in civitatem Bundam* » *in* Imre Szentpétery *et al., Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II. p. 539. Il est également précisé que sur un autre manuscrit on lit *Veda* et non pas *Vela*. De plus, Gy. Györffy (*in* Balázs Nagy *et al., Tatárjárás (Invasion mongole)*, Budapest, Osiris, 2003, p.117-128.) précise qu' à partir du nom *Bundaz*, il est possible de recouper l'information avec une ville connue des géographes musulmans du nom de *Burdas* ou *Burtas*. Nom qu'il rapproche alors du nom du peuple des Bourtases. (Cf. Jacques Piatigorsky & Jacques Sapir, *L'empire khazar VIIe-XIe siècle, l'énigme d'un peuple cavalier*, Paris, éditions Autrement, 2005, p. 151 : « peuple aux origines incertaines, probablement finno-ougriennes, qui peuplait les territoires le long de la Volga entre les Bulgares et les Khazars. [.../...] Ils sont probablement les ancêtres des Mordves actuels »).

29 *Magna Bulgaria*. La capitale de la Bulgarie s'étendant du confluant de la Volga et la Kama vers le sud était Bolgari, dont les ruines sont visibles à ce jour sur la rive gauche de la Volga, entre les villages de Spassk et Tetyusi. Ils se sont convertis à l'islam en 922. Les sources font état de plus de dix de leurs villes (note de Gy. Györffy).

30 « *Ethyl* ». Le nom en ancien turc et hongrois de la Volga. La population des Bachkirs habitait la rive gauche de la Volga, au nord-est et est de la ligne Ulyanovsk-Kuybichev. La question des relations entre

sont beaucoup réjouis à son arrivée. Ils lui firent visiter leurs maisons et villages et posèrent beaucoup de questions sur le roi Chrétien de leur propre sang et de son pays. Tout ce qu'il racontait sur la foi et toutes autres choses fut entendu avec grande attention, car leur langue était du hongrois courant[31] ; ils le comprirent et il les comprit. [Ils sont des] païens, qui ne savent rien de Dieu mais ne vénèrent pas d'idoles non plus, ils vivent comme des animaux. Ils ne labourent pas la terre, ils mangent la viande de chevaux, de loups et autres, ils boivent du lait de jument et du sang. Ils raffolent de chevaux et d'armes et sont très courageux au combat. Les anciens savent que les Hongrois descendent d'eux, mais ils ne savent pas où ils sont partis ».

L'histoire est belle, les retrouvailles émouvantes. Il faut bien admettre que les interrogations que se pose D. Sinor ne sont pas déraisonnables. Le récit peut sembler soudain relever du genre plus « romanesque » de la geste que du rapport strictement informatif. Mais à quelques envolées épiques près : « ils le comprirent, il les comprit », le détail du mode de vie de ces lointains cousins demeure tout à fait dans le style descriptif et objectif des précédentes pages. Que la mémoire se soit maintenue parmi les « Grands-Hongrois » du départ de certains de leurs ancêtres connus vers l'Ouest est également plausible.

Du rapprochement des deux récits, les relations entre « Grands-Hongrois » et Mongols peuvent sembler un peu confuses. D'une part, d'incessants combats dont les Mongols ne furent pas toujours les vainqueurs, de l'autre des populations fuyant devant les troupes mongoles. L'un n'exclut pas l'autre et la présence d'un ambassadeur des Mongols parmi les « Grands-Hongrois » que Julianus a rencontrés selon le premier récit, autorise à envisager que l'armée mongole était déjà en position dominante et qu'une bonne partie des « Grands-Hongrois » 'marchaient' pour les Mongols en peuple auxiliaire militaire fédéré de force, comme leurs ancêtres l'avaient fait pour le compte des Khazars quelques siècles auparavant.

Cet ambassadeur, qui parle hongrois, russe, couman allemand « sarrasin » (arabe ou plus vraisemblablement perse ?) et mongol,[32] avertit Julianus des intentions de l'armée mongole d'attaquer l'Allemagne.

Julianus, à ces nouvelles, décide de rentrer au plus vite. Une autre explication est proposée dans le récit à son rapide retour : l'inquiétude grandissante des peuples païens localisés entre le royaume chrétien de Hongrie à l'ouest et la

---

« Grands-Hongrois » et Bachkirs a très tôt occupé la recherche hongroise, entre autres, dans la synthèse linguistique de Gyula Mészáros, *Magna Ungaria, A Baskir-Magyar kérdés, (Magan Ungaria, la question bashir-hongroise)*, Budapest, 1910.

31 « *Habent Ungaricum idioma.* » *in* Imre Szentpétery *et al., Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II. p. 540.

32 « In hac Ungarorum terra dictus frater invenit Thartaros et nuncium ducis Tartarorum, qui sciebat Ungaricum, Ruthenicum, Cumanicum, Theotonicum, Sarracenicum et Tartaricum. » *in* Imre Szentpétery *et al., Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II. p. 541.

païenne « Grande-Hongrie » à l'est, c'est-à-dire les Bulgares de la Volga et les Mordves qui semblent craindre comme une fatalité imminente la conversion des « Grands-Hongrois » et leur écrasement entre ces deux branches hongroises christianisées. Cette rumeur d'une conversion au catholicisme court également parmi les princes ruthènes et de Lodomérie et cette emprise du christianisme romain pour inévitable qu'elle apparaisse ne semble pas vraiment souhaitée et Julianus craint des représailles s'il s'attarde[33]. Sur les conseils des « Grands-Hongrois », il prend pour le retour un chemin qui le ramene en six mois de la « Grande-Hongrie » au royaume de Hongrie. Le récit est assez succinct : Julianus traverse le pays des Mordves (*regnum Morduanorum*) par voie fluviale en quinze jours et finit sa route à cheval à travers les terres russes et polonaises. Parti mi-juin (trois jours avant la Saint-Jean) il arrive fin décembre en Hongrie (le deuxième jour de la Noël).

Le récit se termine abruptement sur des considérations à propos de la conversion inévitable à laquelle devaient se résoudre tous les peuples païens de cette région et le narrateur prête aux Mordves une conversation avec le Grand-duc de Lodomérie (de rite orthodoxe) que Gy. Györffy considère peu crédible.

Le second document informe davantage sur l'histoire de l'arrivée des Mongols en Asie Centrale sous la conduite de Gengis khan et sur les projets militaires de ses successeurs envers les royaumes d'Occident que sur le voyage lui-même.

Quelques coutumes

Reprenons maintenant ces récits comme *une source d'anthropologie*. Quels sont les caractères spécifiques qui ont retenu l'attention de notre voyageur ? Dominicain avant que d'être explorateur, Julianus catégorise ses interlocuteurs selon leur foi. Cependant, nos missionnaires ont pris la précaution de demander (et obtenir) la permission de voyager en vêtements civils de marchands et de tailler leurs cheveux et leur barbe à la mode païenne[34]. Ce qui suppose tout à la fois une préscience du danger potentiel d'être identifiés comme missionnaires de Rome et une connaissance des us capillaires dits païens ! Ces considérations capillaires se retrouveront dès la mer Noire traversée, en Ziquie, où, nous dit Julianus, les hommes se considèrent chrétiens et arborent la coiffure suivante : « Les hommes rasent leur crâne et exhibent des barbes soignées ; excepté les nobles, qui, en signe de leur noblesse, laissent pousser quelques cheveux au-dessus de l'oreille gauche,

---

33 « Quia si regna paganorum et terra Ruthinorum, que sunt media inter Ungaros Christianos et illos, audirent, quod illi ad fidem catholicam invitarentur, dolerent, et via omnes forsitan de cetero observarent, timentes, quod si illos istis contingeret Christianitate coniungi, omnia regna intermedia subiugarent . » *in* Imre Szentpétery *et al., Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II. p. 541.

34 « *barbis et capillis ad modum paganorum nutritis* » *in* Imre Szentpétery *et al., Scriptores Rerum Hungaricarum*, réédition fac-similé Budapest, Nap kiadó, (original 1938) vol. II. p. 536.

leurs têtes sont complètement rasées ». Guillaume de Rubrouck fera lui aussi des observations sur les coutumes capillaires des Mongols[35].

Les Ziques de Matrica sont chrétiens de rite grec, les Alains sont païens et chrétiens mais les anecdotes rapportées dans le récit laissent à penser que cette chrétienté est soit tournée en dérision par le narrateur, soit encore empreinte de superstitions plus anciennes. Moins ambiguës et plus intéressantes sont les remarques sur l'organisation sociale des habitants de l'Alanie : « Ils arrivèrent ainsi sur les terres des Alains habitées autant par chrétiens et païens. Il y avait autant de princes qu'il y avait de villages, aucun d'entre eux se considérant soumis à un autre. Chaque prince est en conflit perpétuel avec tous les autres, chaque village avec chaque autre ». Il est permis d'envisager que de telles attitudes sont tout à la fois favorables pour un ennemi plus puissant et organisé pour dominer ces régions et ces peuples et tout à la fois pour pérenniser des spécificités irréductibles d'un village à l'autre ...

Nous arrivons ensuite en terre sarrasine. Que recouvre ce qualificatif en terme d'ethnies ? Des Perses, des peuples turcs islamisés ? Toujours est-il que leur compagnie semble plus civilisée à Julianus que celle des païens et qu'aucune remarque moqueuse n'est faite sur eux.

Nous revoilà ensuite, alors que Julianus est maintenant seul, parmi les païens : « Grands-Bulgares », « Grands-Hongrois » et Mordves. Il est à noter l'insistance avec laquelle le premier récit rappelle la rumeur que tous ces peuples païens sont persuadés de devoir un jour prochain se convertir au christianisme de Rome.

Le second document se consacre davantage aux Mongols et à leur histoire récente telle que Julianus a pu en prendre connaissance. La férocité des armées mongoles ressort fortement du récit mais on peut aussi y lire l'absence de domination en profondeur sur les populations hors des champs de bataille. Se soumettre, se battre à leur service, travailler les terres pour leur compte, voilà l'essentiel des revendications des Mongols. « Moi, Khạn, émissaire du roi des cieux à qui il a donné le pouvoir sur terre d'élever ceux qui se soumettent et d'éliminer ceux qui s'opposent »[36]. C'est en ces termes que se présente Batu khan

---

35 « VIII. De la façon dont les hommes se rasent et des ornements des femmes. Les hommes se rasent un petit carré sur le haut de la tête et font descendre leurs cheveux du haut jusque sur les tempes de part et d'autre. Ils se rasent aussi les tempes et le col, puis le front jusqu'à la nuque, et laissent une touffe de cheveux, qui leur descend jusque sur les sourcils ; par côté au derrière de la tête ils laissent des cheveux dont ils font des touffes, qu'ils laissent pendre jusque sur les oreilles » *in* http://classiques.uqac.ca/classiques/rubruquis_guillaume_de/voyage/voyage.html *Voyage de Guillaume de Rubruquis*, (122.?-129.?) envoyé de Saint Louis, traduction de Pierre Bergeron. Présentation d'Eugène Muller Librairie Delagrave, Paris, 1888, p. 21-144. Extrait de : *Deux voyages en Asie au XIIIe siècle, par Guillaume de Rubruquis et Marco Polo*, d'Eugène Muller. Ouvrage disponible sur Gallica

36 « Ego Chaym nuntius Regis Celestis, cui dedit potentiam super terram subicientes in se exaltari, et deprimere adversantes. » *in* Gusztáv Wenzel, *Árpád-kori új okmánytár, (Nouvelles séries d'archives de l'époque des Arpadiens)* réédition en fac-similé, Pápa, 2002 (original Pest, 1869), vol. VII, p. 549-560, (version B. Dudik).

dans la lettre que cite Julianus. Notre dominicain sera, et il aura raison, impressionné et inquiet face aux intentions des Mongols à l'égard de l'Occident. Quelques siècles plus tard, les steppes du Caucase sont toujours ce qu'on appelle « un carrefour ethnique » où l'identité des diverses populations demeure irréductible.

Pour l'anecdote, rappelons que le territoire de l'antique *Magna Hungaria* est aujourd'hui toujours peuplé de locuteurs finno-ougriens ou turcophones, malgré la domination de la Horde d'Or, puis des empires russes.

Résumé : De la Chine à la Hongrie, en passant par la Perse, le XIIIe s. a connu une fracassante globalisation sous la forme de la conquête Mongole. Avant même que l'Europe chrétienne ne prenne conscience de leur approche, ces hordes avaient déjà, dès 1221, mis à sac le Khorezm et dévasté Samarkand et Boukhara. Avant leurs confrères franciscains Jean de Plan Carpin et Guillaume de Rubruk, frère Julianus et ses compagnons, dès 1235, formaient une mission de frères domincains qui quittait le monastère tout récent de Pest, dans le royaume de Hongrie, à la recherche de la *Magna Hungaria* mentionnée dans les plus anciennes gestes. Ce faisant, ces lettrés occidentaux traversèrent les steppes eurasiennes avant leur écrasement par l'armée mongole et sa terrible avant-garde tatare. Obstinés dans leur mission apostolique, les dominicains – qui vont nous servir de guides dans cette traversée d'un monde où les cultures et les religions voisinent encore et maintiennent de plus anciennes traditions – repartiront pour un second voyage en 1237 et laisseront deux rapports à l'attention du Saint Père Grégoire IX. Il ne s'agissait pas de travaux d'historiens, certaines incohérences trahissent le désir de motiver la prise en charge de nouveaux déplacements. Certaines lignes nous en apprennent plus sur la vie des missionnaires que sur les peuples d'Asie centrale que les dominicains ont rencontrés. Mais il n'en demeure pas moins qu'au fil de ces deux récits, se déploie devant nous un monde haut en couleurs et traditions variées. A partir donc des deux comptes rendus de ces voyages datés de 1237, nous pouvons suivre pas à pas la traversée des steppes eurasiennes qu'effectua frère Julianus, tenter d'identifier les peuples qu'il qualifie sommairement de païens, de sarrasins ou de prétendus chrétiens (orthodoxes et nestoriens) et donner un aperçu de la diversité des populations des steppes caucasiennes avant l'arrivée des Mongols.

Mots-clés : Moyen Age, Asie centrale, Mongols, *Tenggerism*, missionnaires dominicains hongrois, *Magna Ungaria.*